

COLLECTIF IN VITRO JULIE DELIQUET

Des années 70 à nos jours...
(triptyque)

18 – 28 septembre

Théâtre
de la
Ville
P A R I S
DIRECTION
SIMONNEL
DEMARCY-
MOTA

2 – 12 octobre



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

43^e édition

La Noce de Bertolt Brecht

Mise en scène, **Julie Deliquet** assistée de Julie Jacovella

Traduction, Magali Rigaiil © L'Arche Éditeur

Avec Julie André, Gwendal Anglade, Anne Barbot, Olivier Faliez, Pascale Fournier, Jean-Christophe Laurier, Agnès Ramy, Richard Sandra, David Seigneur

Scénographie, Charlotte Maurel // Lumière, Jean-Pierre Michel

Production Collectif In Vitro // Avec le soutien d'Arcadi, du Théâtre de Vanves (compagnie en résidence) et du Théâtre d'Alfortville // Spectacle créé le 3 mai 2011 au Théâtre de Vanves

Durée : 1h

Derniers remords avant l'oubli de Jean-Luc Lagarce

Mise en scène et scénographie, **Julie Deliquet**

Avec Julie André, Gwendal Anglade, Eric Charon, Olivier Faliez, Agnès Ramy, Annabelle Simon

Vidéo, Mathilde Morières // Lumière, Richard Fischler, Jean-Pierre Michel // Son, David Georgelin

Production Collectif In Vitro // Avec le soutien d'Arcadi, de l'Adami, de la Mairie de Paris et du Théâtre de Vanves (compagnie en résidence) // Spectacle créé en juin 2009 au Théâtre 13 (Paris) dans le cadre du concours Jeunes metteurs en scène 2009

Durée : 1h15

Nous sommes seuls maintenant, création collective

Mise en scène, **Julie Deliquet**

Avec Julie André, Gwendal Anglade, Anne Barbot, Eric Charon, Olivier Faliez, Pascale Fournier, Julie Jacovella,

Jean-Christophe Laurier, Agnès Ramy, Richard Sandra, David Seigneur, Annabelle Simon

Scénographie, Charlotte Maurel // Lumière, Jean-Pierre Michel assisté de Laura Sueur

Production Collectif In Vitro // Coproduction Théâtre Romain Roland de Villejuif ; Théâtre Gérard Philipe de Champigny-sur-Marne // Avec l'aide à la production du Ministère de la Culture et de la Communication-Drac Île-de-France et d'Arcadi // Avec le soutien du Fonds SADC Théâtre, du Conseil Général du Val de Marne-94, de l'Adami, du Théâtre de Vanves, du Studio-Théâtre de Vitry, de la Comédie de Valence, de la Ferme du Buisson, scène nationale de Marne-la-Vallée, du Théâtre de la Ville-Paris // Spectacle créé le 5 novembre 2013 au Théâtre Romain Rolland (Villejuif)

Durée : 1h35

Production, administration, Cécile Jeanson, Bureau FormART

Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris ; Festival d'Automne à Paris (pour les représentations du 18 au 28 septembre) //

Le Collectif In Vitro est associé au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. // Le Collectif In Vitro est soutenu par le département de la Seine-Saint-Denis. // Avec l'aide d'Arcadi Île-de-France / Dispositif d'accompagnements // Avec le soutien de l'Adami // Ce triptyque fait partie du projet d'éducation artistique et culturelle Parcours d'auteurs soutenu par la SADC.



Partenaires média du Festival d'Automne à Paris, du Théâtre de la Ville et du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis



www.festival-automne.com - 01 53 45 17 17

www.theatredelaville-paris.com - 01 42 74 22 77

www.theatregerardphilipe.com - 01 48 13 70 00

Photos : *Nous sommes seuls maintenant* © Sabine Bouffelle

« La table, c'est comme une scène de théâtre. »

Entretien avec Julie Deliquet



Avec le Collectif In Vitro, vous présentez trois pièces : *La Noce de Bertolt Brecht*, *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce et *Nous sommes seuls maintenant*, création collective. Pourquoi les réunir sous forme de triptyque ?

Tout est né de la pièce *Derniers remords avant l'oubli*, qui a été créée en premier. Lagarce y raconte des retrouvailles entre amis dans les années 1980 et aborde un thème qui me touche particulièrement : la génération des *baby-boomers* née après la guerre et engagée dans la révolution de 1968. Soit une génération dite « dorée » qui a connu l'arrivée de la gauche au pouvoir et la chute des illusions. Suite à cette création, j'ai voulu imaginer une genèse et construire une saga – un format que je trouve amusant et populaire. En me demandant quel genre de mariage avait pu faire nos parents dans les années 1970, en cherchant une pièce qui propose un long plan-séquence – un parti pris que j'aime –, j'ai pensé à *La Noce* de Brecht. L'idée était de choisir une écriture très différente

de celle de Lagarce. Après la création de cette deuxième pièce – qui est donc devenue le premier volet –, il y a eu l'envie de raconter quelque chose de plus personnel et de s'interroger sur la façon dont ces « soixante-huitards » ont été considérés par la génération d'après, de se demander quel type de parents ils étaient devenus. Finalement, le thème du troisième volet est celui qui réunit les trois : une histoire d'héritage, de transmission, développée sous forme de grand portrait générationnel. Nous avons envie de parler de notre époque de manière pudique, à travers le legs idéologique que nous avons reçu, en assumant la somme de fantasmes qu'a pu charrier la génération précédente. Il s'agit donc de trois histoires différentes mais qui, une fois cousues ensemble, font naître des échos. Il y a une sorte de voyage généalogique qui apparaît, mais de manière indirecte. Par exemple, on peut très bien imaginer qu'un personnage de *Nous sommes seuls maintenant* soit en réalité un des personnages de *La Noce* qui aurait vieilli.

Quel est le sujet de chacun des trois volets ?

La Noce raconte le mariage de Jacob et Maria. Un mariage que j'imagine en province, en France. C'est comme un grand déjeuner qui se déroule dans une ambiance assez permissive, pas vraiment protocolaire... Mais le « tout est permis » a ses limites et tache le blanc du mariage. *Derniers remords avant l'oubli* met en scène un trio qui s'est aimé dans les années 1970, qui s'est séparé et qui se retrouve dix-sept ans plus tard à l'occasion de la vente de leur maison com-

mune. L'un d'eux est resté dans cette maison ; les deux autres veulent la vendre. C'est alors l'histoire d'une confrontation entre ces deux époques et de la tension entre ce que ces personnages rêvaient d'être et ce qu'ils sont devenus. *Nous sommes seuls maintenant* est une grande pièce chorale en forme de portrait de famille. C'est un repas dans une maison des Deux-Sèvres au début des années 1990, chez François et Françoise, les parents de Bulle. Pendant ce dîner entre famille et amis, sous le regard de leur fille de vingt ans, l'un d'eux provoque une sorte de confrontation entre anciens et nouveaux idéaux. Malgré les utopies envolées, les révolutionnaires d'hier refusent l'idée de vieillir.

Le troisième volet, qui est une création improvisée chaque soir, propose donc une sorte de face à face générationnel, entre la jeune Bulle et les adultes réunis.

Oui, l'idée était de créer un personnage de jeune fille – Bulle a vingt ans dans les années 1990 – en pleine émancipation, encore remplie d'illusions sur ses parents et qui, au fur et à mesure, est amenée à les observer avec davantage de lucidité. C'est donc un dîner « initiatique » pour elle. Pour certains spectateurs, elle est en train de vivre quelque chose de terrible, pour d'autres, au contraire, c'est mieux puisqu'elle pourra enfin mener sa propre vie. Le personnage de Bulle est très présent bien qu'il s'exprime assez peu. Déjà, son prénom est important, face à tous les autres qui s'appellent François, Françoise...

Qu'avez-vous envie de dire de cet héritage ? Y a-t-il un thème qui ressort ?

Avant tout, j'avais envie de ne pas répondre frontalement. Il ne s'agissait pas de créer une œuvre pamphlétaire mais de dépeindre des situations familiales. Cependant, il y a une question assez centrale, c'est celle de la parentalité. Les soixante-huitards ont eu

l'envie d'être des parents différents de ce qu'étaient les leurs, et ils ont enfanté des individus qui sont à leur tour des parents différents de ce à quoi ils ont aspiré. Nous ne valorisons pas un modèle plus qu'un autre mais nous nous sommes beaucoup interrogés sur le rapport à la convention et à la tradition. Nos parents, pour certains, ont voulu bousculer les mœurs mais leurs enfants reviennent parfois sur leurs acquis, et épousent ce contre quoi ils s'étaient battus. Je pense à l'allaitement par exemple ! Ces effets de balanciers sont vraiment curieux. Et ce qui m'intéresse, c'est que les discours s'affrontent puisque nos mères sont toujours là ! La génération des *baby-boomers* est encore très présente dans l'espace public, dans les médias, en politique. Les soixantaires d'aujourd'hui sont très puissants, très nombreux et sont parfois animés du syndrome de l'éternelle jeunesse... Il y a ce côté un peu « immortel » qui m'intéresse beaucoup. Ils ont voulu être des amants différents, des parents différents, et veulent aussi être des vieux différents. Je pense à ces grands-parents qui ne veulent surtout pas se faire appeler Papi et Mamie ! Eux voulant rester si jeunes, leurs enfants ont peut-être été vieux avant l'heure. Le personnage de Bulle est extrêmement raisonnable alors que ses parents ne le sont pas du tout.

Avez-vous partagé beaucoup de lectures ou d'histoires personnelles ?

Pour certains d'entre nous, enfants de soixante-huitards, le sujet est très intime. Pour d'autres, qui ont eu d'autres parents, il l'est moins. Certains se sont plongés dans l'héritage politique, mais l'initiative a été tout à fait individuelle. Il vaut mieux arriver avec de la nourriture sur les répétitions parce que notre temps de création est très long et que je demande aux acteurs de proposer beaucoup d'éléments.



Votre travail est basé sur l'improvisation. Improvisation totale dans le troisième volet puisque le texte n'est pas pré-écrit, improvisation partielle dans les deux premiers volets puisque le texte est écrit mais les situations de jeu changent chaque soir...

Exactement, cela crée un sentiment d'imprévu et de fragilité sur le plateau qui me touche beaucoup et que je trouve essentiel au théâtre. Alors les situations de jeu ne changent pas au sens propre avec les textes mais les adresses chez Lagarce ne sont pas écrites, donc on les invente tout le temps : ils peuvent s'engueuler un soir, rire un autre, mais cela ne change pas fondamentalement l'histoire. *Nous sommes seuls maintenant* est une pièce à part puisqu'en effet le texte, lui aussi, est improvisé. Les acteurs partent à douze avec une feuille blanche et des balises de récit. Ils ont exactement la même histoire à raconter chaque soir mais ils ne savent pas tout à fait comment. Si l'un part sur une scène, la question est d'observer comment les autres l'accompagnent ou le contrarient. C'est de la création instantanée, la parole est vraiment collective donc c'est un sacré travail d'écoute. Mais bien évidemment certaines choses finissent par s'écrire car elles deviennent nécessaires à l'histoire.

Pourquoi le « plan-séquence » est-il si important dans vos créations ?

En effet, la spécificité de notre travail, je crois, c'est qu'il n'y a pas de « scènes », pas d'entrées ni de sorties – ou très peu. Cette idée est importante par rapport à la question de l'efficacité en improvisation. Le rapport à la « performance » n'est pas le même selon qu'on part sur une improvisation de deux minutes ou sur une improvisation collective de plusieurs heures, sans coupures. Une proposition un peu maladroite peut donner ensuite des choses incroyables si on a le temps. Parfois, en les regardant en représentation,

je me dis : « mais comment vont-ils faire ?! Ils n'ont toujours pas dit ci, il a oublié de dire ça... » Cela se tricote à douze. À force de jouer, il y a tout de même une écriture qui se dessine, mais une écriture orale. C'est une autre concentration, un mouvement permanent. Et c'est valable pour les deux premiers volets : s'obliger à ne pas s'asseoir aux mêmes places à table, à ne pas forcément danser avec les mêmes personnes, cela demande d'être à l'aise... Il y a une part de provocation dans leur jeu. Un acteur peut très bien décider de s'asseoir où il ne fallait pas ou de disparaître pour voir comment les autres rebondissent. Mais c'est toujours dans le sens du spectacle, cela ne m'intéresse pas si c'est pour créer de faux accidents.

Sur scène, il y a un élément commun aux trois pièces : la table. Qu'est-ce que cette table amène pour vous en terme de symboles ou possibilités de jeu, pour qu'elle devienne le dénominateur commun de toutes vos créations ?

La table, c'est comme une scène de théâtre, mais en version miniature. La question du pouvoir, de la hiérarchie y est forte : qui s'assoit où et comment ? Comme dans nos pièces, les situations de jeu sont improvisées chaque soir – même si le texte des deux premiers volets ne l'est pas –, cette distribution des places autour de la table est intéressante. Il faut préciser aussi que tous les acteurs sont toujours sur scène, puisqu'il s'agit de longs plans-séquences. La table, dès lors, leur permet d'exister pleinement même s'ils n'ont pas de texte à prendre en charge. En fait, la table est un élément tellement central pour nous que je n'imagine pas créer des pièces qui se passent ailleurs qu'autour d'un repas ! Dans nos répétitions, on a toujours travaillé sur des repas qui peuvent durer parfois jusqu'à sept heures ! Avec de la vraie nourriture, du vin... Pendant que moi, je me

ballade autour d'eux avec un sandwich ! La table est tellement référent de vie que le théâtre s'efface peu à peu. J'aime que les gens aient l'impression qu'ils sont à table avec les personnages.

Votre manière de travailler sur l'improvisation est-elle un héritage du Studio d'Asnières, une école dont vous êtes plusieurs à être sortis ?

Non, pas vraiment. Ce que nous a apporté réellement Asnières, je crois, c'est le travail sur l'acteur. Je suis passionnée par les répétitions mais m'ennuie dès que les représentations commencent. Improviser était pour moi prolonger ce travail de répétition que j'ai toujours adoré. Comme si j'avais l'intuition que c'était ça la vraie pièce, que c'était lors de ces moments de fragilité que naissait le plus de vie. J'ai un réel amour du théâtre mais je comprends vraiment que l'on s'y ennuie et que l'on préfère aller au cinéma. En même temps, je suis persuadée que l'on peut faire des choses incroyables et vives, capables de fédérer théâtraux et non-théâtraux.

Comment s'est constitué le Collectif In Vitro ?

Je crois qu'il y a eu un moment où beaucoup d'acteurs formidables autour de moi travaillaient mal ou peu. Je me suis dit que si on leur laissait de la responsabilité au plateau, pas seulement une responsabilité de jeu mais aussi une responsabilité dans la narration et la relation au partenaire, de très belles choses pouvaient naître. J'ai mis quelque temps avant de mettre des mots sur ce que pouvait être notre identité : un théâtre très pauvre où on a l'impression d'être chez des gens, avec de l'improvisation mais sans qu'elle se voit vraiment.

Propos recueillis
par Ève Beauvallet

Collectif In Vitro

Créé en 2009, le Collectif In Vitro est né du désir de faire du théâtre en groupe après la sortie des écoles (Studio-Théâtre d'Asnières, École Jacques Lecoq, Théâtre National de Strasbourg, Conservatoire National...). L'improvisation et la proposition individuelle s'inscrivent comme moteur de la répétition et de la représentation. Le travail commence d'abord dans des lieux existants (maisons, appartements, garages), sur des temps d'improvisation très longs (plans-séquences de plusieurs heures), et mêle acteurs et non-acteurs qui jouent leurs propres rôles. La partition de chacun dépend de celle des autres et s'écrit dans une immédiateté et une dépendance à l'interactivité entre les acteurs. Le Collectif In Vitro travaille sur le plan-séquence, unique dans sa constitution d'énergie du moment, fondateur d'un acte théâtral qui s'inscrit dans le lieu unique, la proximité scène-salle, le temps réel, avec très peu de décors, très peu de costumes, chassant le théâtre classique découpé en scènes.

Julie Deliquet

À l'issue de sa formation au Conservatoire de Montpellier puis à l'École du Studio-Théâtre d'Asnières, Julie Deliquet poursuit sa formation pendant deux ans à l'École Internationale Jacques Lecoq. Elle crée le Collectif In Vitro en 2009 et présente *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce dans le cadre du concours Jeunes metteurs en scène du Théâtre 13, où elle reçoit le prix du public. En 2011, elle crée *La Noce* de Bertolt Brecht au Théâtre de Vanves, présenté en 2013 au CENTQUATRE-PARIS dans le cadre du Festival Impatience. En 2013, elle crée *Nous sommes seuls maintenant*, création collective.

